L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. — NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 7 SEPTEMBRE 1887. — 61me Année

Bagnère & Baumet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La., a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
MERCREDI 7 SEPTEMBRE 1887

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Réduisons deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$2 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Non-Seules deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix défait de 10 cts la ligne, voir la 8e page.

VENTES DE CE JOUR,

Par le Shérif, à la Bourse d'Encan Arcade, un morceau de terre avec les améliorations, dans l'lict borné par l'avenue Peters, les rues Louisiana, Prytanée et Pitt.

FRANCE ET PRUSSE.

COURT PARALLÈLE HISTORIQUE.

Il n'y a pas grand mérite à descendre d'une race de preux, de chevaliers. Personne ne peut se targuer des vertus de ceux qui sont venus avant lui! Le seul avantage que l'on en tire, c'est qu'avec un peu de pudeur, de dignité, de respect pour ceux qui vous ont donné le jour, on se croit obligé de ne pas se montrer indignes d'eux, de ne pas déroger.

Il n'y a pas de crime, non plus, à sortir d'une longue lignée d'hommes qui n'ont vécu que de rapines, de vols; qui, de père en fils, n'ont été que des détrousseurs de villes et de provinces. On ne choisit pas ses aïeux, mais il faut convenir que l'on a de tristes exemples devant les yeux! Il y a dès à parier contre un que l'on sera tenté de suivre cette malheureuse tradition de famille. Voyons si les faits répondent à ces deux données de la réflexion et du bon sens.

Il y a une nation chez laquelle il est de mode de traiter les autres d'ambitieuses, de brouillonnes, de trouble-fête. Tous les jours, nous entendons les journaux à la solde de M. de Bismarck jeter ce reproche à la face des Français et trop souvent, au dehors, en Amérique, cela se fait l'écho de cette accusation. Qu'est-ce donc que la race prussienne? Quels sont ses antécédents? Comment a-t-elle grandi? Par quels moyens et au profit de quoi? Bien entendu que la nation même n'est pour rien dans tous les méfaits du passé; c'est aux familles qui gouvernent qu'il faut s'en prendre.

Il est nécessaire de remonter jusqu'au onzième siècle, pour trouver un premier Hohenzollern, du nom de Conrad, croyons-nous, chef d'une tribu de Bornsen et Burgrave de Nuremberg. Ses successeurs s'emparaient d'Anspach, de Culmbach et de presque toute la Franconie. Dans le quinzième siècle, un Hohenzollern achète le Margraviat de Brandebourg auquel était attachée la qualité d'Electeur. Jusqu'ici n'est, à peu près, le système régulier de cette famille. Ce n'est qu'une affaire de marché, dira-t-on, mais puisque l'on faisait alors de l'électorat une marchandise, ne soyons pas trop sévères pour le procédé; ne chicanons pas. Depuis, l'Ordre Teutonique s'empare de la plus grande partie de la Prusse; le grand maître, toujours un Hohenzollern ou un Brandebourg, comme on disait, depuis l'acquisition du margraviat de ce nom, sécularise l'ordre et, de sa propre autorité, par une véritable usurpation, fait de l'électorat un état héréditaire dans sa famille. En 1618, le grand électeur, Frédéric Guillaume, attire à lui les réfugiés qui fuyaient la France, à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. Nous ne l'en blâmons pas, mais il n'en est pas moins vrai que, si les Prussiens sont devenus quelque chose dans le monde économique, ils le doivent, avant tout, aux fabricants, aux négociants français qui ont introduit, parmi eux, des industries qui n'y existaient pas.

On sait que la Prusse doit son titre de Royaume à l'empereur Leopold; elle en a bien récompensé ses descendants, depuis, en leur enlevant les deux tiers de leurs possessions et jusqu'à leur titre. Au premier roi de Prusse en succède un second, brutal, despote, qui ne connaît que l'emploi de la force et transforme le pays en un vaste camp—un vrai prédécesseur de M. de Bismarck—Pour rester fidèle à la tradition, il devait prendre quelque chose; il s'empare de la Poméranie.

Avec Frédéric II, le grand, nous nous trouvons devant un homme de génie: c'est le Napoléon de la Prusse. Il passe une partie de son règne à batailler, toujours pour s'agrandir aux dépens d'autrui; il réussit à s'emparer de la Silésie. Celui-là aime les lettres, les arts et il les favorise, mais comment se ferme-t-il une sorte d'académie? En appelant auprès de lui Voltaire, d'Alembert, Diderot. Encore une fois, nous voyons des Français travailler à faire une Prusse littéraire, comme ils avaient contribué à faire une Prusse industrielle. Tout cela n'empêche pas que, du jour où deux grands écrivains, Goethe et Schiller, surgissent dans ce pays, le premier soin de leurs admirateurs est de tomber, à bras raccourcis, sur le siècle de Louis XIV, de le rabaisser, de le vilipender: il ne suffisait pas à la littérature de cette nation de s'élever, de se faire une place honorable, glorieuse, en Europe! Il fallait qu'elle piétinât sur les débris d'une voisine et s'en fît un marchepied, un piedestal. L'habitude de se hausser, de s'agrandir au préjudice des autres, semble avoir passé dans le sang national.

Tantôt on revenait sur le, ou plutôt, les partages de la Pologne—car il y en a eu deux. Ici, il y avait part à trois, entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, mais dans chacune de ces occasions, cette dernière s'est distinguée par la rapacité qu'elle a manifestée. On n'y faisait pas alors grande attention; elle était encore relativement faible.

Nous voici en 1815, aux fameux traités qui portent cette date. Quelle est la puissance la plus acharnée contre la France? La Prusse. Elle veut mutiler son ennemie, lui enlever la Moselle, le Haut-Rhin, le Bas-Rhin, avec Belfort; elle y ajoute une partie du Doubs, du Jura, de l'Ain, et donne les Ardennes et le Nord, Maubeuge et Lille, aux Pays-Bas. Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur la carte de France, même telle qu'elle est, après la mutilation de 1871, pour se faire une idée des convoitises de la Prusse. Le projet était si monstrueux, que le présentant au ministre français, le Czar Alexandre I, qui n'avait guère pitié à se louer de Napoléon que le roi de Prusse...s'écrie, indigné: "Il n'y manque que une signature; elle y manquera toujours."

A partir de 1815, la Prusse se recouille; elle a été humiliée et n'a pas eu la vengeance qu'elle espérait; elle n'a pas fait les conquêtes qu'elle convoitait et qu'indique clairement la carte de la France dressée par elle. Depuis cette époque, elle commence à se préparer.

Il y a près de trois mois, nous racontions qu'en 1847—ce voit que le fait ne date pas d'aujourd'hui; M. de Bismarck n'en était qu'à ses débuts—un membre du Landtag, où siégeait le futur chancelier, s'avisa de dire que le mouvement de 1813 avait été causé autant par le désir d'obtenir une Constitution que par la haine des Français. "Une Constitution! s'écrie M. de Bismarck, il s'agissait bien de cela! Est-ce que les mauvais traitements, les avilissements que l'on subissait de la part des Français, ne devaient pas faire bouillir le sang de la nation? Je crois que la haine de l'étranger avait étouffé tout autre sentiment."

Mais l'heure de la conquête n'avait pas sonné; l'homme des revanches ne s'était pas encore révélé. Il fait attendre jusqu'en 1864, après la campagne française d'Italie, qui avait indiqué les défauts de l'armée française. M. de Bismarck croit alors, qu'il est temps de donner le signal du branle-bas. Après avoir parfaitement mis faction, son artillerie, la Prusse fait son premier geste contre le Danemarck, campagne qui ouvre le bal. Après le Danemarck, c'est le tour de l'Autriche; après l'Autriche, celui de la France—la France, selon sa méthode traditionnelle, se la traînera plusieurs fois séculaire, prenant toujours et s'agrandissant toujours.

Maintenant, un trait saillant autour de la paix de la France. Il nous faut remonter un peu plus haut. Même les France, avec Clovis, Clotilde, et plus tard, Charles Martel, sont plus anciens que les Bourcoes et les Hohenzollern. Les premiers avaient rendu de signalés services au monde, bien avant qu'il y fût question des seconds. Quant aux rois de France, ne ne sont pas des parvenus, dont le royauté date, tout au plus, d'un siècle et demi, ce Pompadour de 15 ans.

Une fois installés dans la Gaule et mêlés aux habitants du pays, les France se donnent pour mission de travailler aux progrès de la civilisation. Sont-ce des voleurs de villes, des détrousseurs perpétuels de provinces, ces hommes qui, pendant plus de dix siècles, n'en prennent pas fait une seule conquête. On ne peut pas dire d'eux qu'ils ne fissent pas bataillaient: ils étaient, constamment, les armes à la main, mais ils se battaient pour leur dame ou pour une idée. On a dit d'eux ce qu'on ne dira jamais des ancêtres de M. de Bismarck: *gesta Dei per Francos*. Si les faits n'étaient pas là pour prouver la vérité de ce que nous avançons, il n'y a qu'à jeter les yeux sur la carte de France, pour s'en convaincre. Depuis mille ans, elle n'a, pour ainsi dire, pas changé; c'est toujours le même territoire, avec ses bornes très naturelles, très heureuses, qu'habite cette nation; elle est même la seule, en Europe, qui soit dans ce cas; toutes les autres ont fait plus ou moins de conquêtes au dehors; on n'en peut citer, à son actif, aucune qui ait été stable. Il semble qu'il y ait au-dessus d'elle, une force invincible qui la force à rentrer dans ses limites, toutes les fois qu'elle tente d'en sortir. Dans les temps modernes, on peut lui reprocher l'épopée impériale, mais, au point de vue matériel, qu'en reste-t-il? rien. Au point de vue moral et intellectuel, au contraire, elle a grandement contribué à la diffusion des idées modernes et démocratiques, qu'elle est allée, triomphalement, semer au sein des vieilles monarchies, et c'est bien pour cela que les despotes de l'Europe—ceux de la Prusse, surtout, les plus arriérés de tous—lui en ont tant voulu.

Nous vivons à une époque bien positive, bien égoïste, où l'on ne fait rien pour rien, où l'on ne tire jamais un coup de fusil qu'en vue d'une conquête. Parcourez la série des guerres de la France, depuis la chute du 1er Napoléon.

Sous la Restauration, la guerre d'Espagne pour soutenir un roi étranger; puis la guerre de Morée, pour l'indépendance de la Grèce; sous Louis Philippe, le siège d'Anvers, pour l'indépendance de la Belgique; plus tard, la campagne de Rome, pour le Pape; l'expédition de Lombardie, pour l'indépendance des Italiens; la campagne de Crimée, pour faire les affaires de l'Angleterre, qui, seule, en a profité, quoique la France ait remporté toutes les victoires.

Ce sont là des faits indéniables. Il peut y avoir eu des fautes commises, des causes dont on a eu tort de prendre la défense, mais le but est resté invariablement le même: venir au secours d'autrui. Une pareille conduite peut sembler étrange à certains gouvernements qui n'ont jamais poursuivi que des desseins égoïstes. M. de Bismarck en est sûrement regarder les Français comme une nation de fous. Comment faire comprendre à des hommes qui n'ont jamais avancé la main que pour prendre, qu'on peut raisonnablement les prendre pour donner?

En définitive, M. de Bismarck a fait à l'Europe une situation intolérable. Tout le monde y est armé jusqu'aux dents, parce que chacun, à tout moment, redoute une agression qui peut se faire au nom de la force, devenue un principe, depuis que le chancelier l'a proclamé avec une impudence imperturbable. On laisserait malheureusement du temps, sec.

Il est vrai de ce volcan féroce, toujours menaçant, toujours soulant autour de lui des yeux ensemble de vessies, toujours rôdant de droite et de gauche, comme le lion, *quærens quem devoret*. Si, au moins, on apercevait, au fond de cet abîme de chômes, un gain quelconque pour l'humanité, mais on a beau chercher, on ne trouve rien. Nous nous trompons; on constate un fait lamentable: un recul de la civilisation.

Ce n'est pas un roman que nous venons de faire, c'est de l'histoire que nous venons de raconter. A ceux qui sont toujours prêts à jeter la pierre à la France, nous conseillons d'étudier le passé de chacun des deux gouvernements, depuis seulement les cent quatre-vingt-cinq ans qu'existe le royaume de Prusse. Qu'ils comparent et qu'ils sondent.

On a mangé, dimanche dernier, à Covington, Louisiane, des raisins de la seconde récolte de M. John T. Munsch, dont la ferme et le grand vignoble sont situés à cinq milles de la ville.

Loterie de l'Etat de la Louisiane.—Par quelques lignes qu'on lira plus loin, le contrôleur de la Banque Nationale de la Nouvelle-Orléans, M. D. G. Baldwin, déclare avoir toujours le compte d'un déposant de la banque le semaine de $1375, le quart du lot de $20,000, gagné au tirage de lundi dernier sur le billet portant les numéros 4—34—64 et qu'il avait acheté 25 cents au bureau de M. E. Michel, rue Bienville No 204.

Pour agir sur le foie et nettoyer les intestins aucune médecine n'égale les Pilules Cathartiques d'Ayer.

Alsace-Lorraine.

Le *Journal d'Alsace* apprend qu'à Sarreguemines on a reçu l'ordre télégraphique de poursuivre activement les travaux pour la construction d'une deuxième voie sur la ligne de Gerundenthum-Landau à Deux-Ponts et à Sarreguemines, qui doit communiquer la Lorraine avec le Rhin.

Ces travaux devront être terminés d'ici le mois de novembre.

Le *Volksfreund* annonce que le tribunal de Mulhouse a ordonné la confiscation de la *Revue alsacienne* et de la brochure intitulée la *Prochaine guerre franco-allemande*. Les exemplaires de ces deux ouvrages saisis par la justice ont été détruits.

La *Feuille* annonce que l'abbé Epelly, de Saint-Dié, qui était récemment venu sans autorisation à Sainte-Marie-aux-Mines, a été expulsé d'Alsace-Lorraine.

Le tribunal correctionnel de Mulhouse a condamné à deux mois de prison et quinze francs d'amende un habitant de Wattwiller, pour avoir poussé le cri de: vive la France! dans une auberge.

Le tribunal correctionnel de Metz a condamné à six mois de prison un déserteur français, domestique à Fontoy, qui avait tenu dans une auberge des propos injurieux pour l'empereur d'Allemagne.

Enfin le tribunal de Sarreguemines a condamné huit personnes à des peines diverses pour le même motif.

Une instruction judiciaire est ouverte contre un jeune homme de Ribeauvillé qui, le 16 août, est allé crier: "Vive la France!" devant un corps de garde.

Par ordre supérieur, le *Cyrondie*, de Ribeauvillé, vient de se voir retirer le droit de sortir son drapeau, qui portait encore, depuis 1563, date de sa fondation, une inscription française.

FRANCE ET RUSSIE.—La *Gazette de Moscou* constate que, sans trêve ni alliance, la simple action combinée de la Russie et de la France, dans la question égyptienne, a triomphé de l'ami otéro, soutenue par l'Autriche, l'Allemagne et l'Italie.

La *Gazette* dit que le Livre Rouge a officiellement fait mé ce résultat. Elle ajoute que le développement ultérieur de cette action complaisée de la Russie et de la France aura une importance décisive dans les questions internationales, et elle désire que *cette vérité* soit bien comprise en France.

Suisse.

Une périlleuse ascension vient d'être accomplie par deux membres du club alpin génevois, MM. Wagner et Reidig. Ces hardis ascensionnistes ont tenté et réussi l'ascension de la Dent Jaune, qui est de beaucoup plus difficile que la Dent du Midi. L'escalade de ce pic n'avait encore été effectuée que deux fois, en 1879 et en 1884.

Les ascensionnistes sont arrivés à 5 heures au sommet de ce pic. Là, ils ont trouvé une bouteille laissée par leurs prédécesseurs, MM. Wim, archiduc, Dutroz, de Vevey.

M. Wagner a vérifié, à l'aide d'un aéroïde, la hauteur de la Dent Jaune. D'après la carte, cette hauteur serait de 3,115 mètres. Or, M. Wagner a constaté qu'elle est, en réalité, de 3,257 mètres.

Louisiane.

Le *Sugar Bowl*, Fort Allen, paroisse West Baton Rouge, du 10 septembre:

Des télégrammes de Washington, en date du 29 du mois dernier, annoncent que l'hon. Norman J. Colman, commissaire de l'agriculture, a reçu, de M. Henry McCall, de l'habitation Evan Hall, Libre, une lettre qui lui suggère la nécessité de convoquer une Convention générale des producteurs de sucre, devant avoir lieu à la Nouvelle-Orléans, durant le mois de janvier, ou à toute autre époque convenable, pendant l'hiver.

Le but de cette Convention, c'est de réunir non seulement les cultivateurs de cannes à sucre, mais aussi les cultivateurs de coton, pour discuter les intérêts divers de l'industrie.

Le commissaire Colman a fait à professeur Wiley un pressant appel en faveur de cette Convention: "Ils feront tout ce qui dépendra d'eux pour en assurer le succès."

M. Colman a passé à M. McCall de donner au gouvernement tout l'appui possible et de faire tout ce qui sera nécessaire. M. [illegible] nombre d'années, [illegible] actif de la production du sucre de sorgho. Il a provoqué plusieurs Conventions qui ont siégé soit à St. [illegible] ailleurs. On ne peut d'ailleurs [illegible] mise à exécution du projet; il a [illegible] avoir des résultats excellents pour l'avenir de l'industrie sucrière.

La *Sentinelle*, [illegible], paroisse Lafourche, du 3 septembre:

Nous apprenons [illegible] dans l'ouest de notre paroisse [illegible] a gravement endommagé [illegible]. Le maïs et les autres produits [illegible] bien état, mais la sécheresse [illegible] un moment où le riz épaisit, [illegible] les grains de se bien remplir. Cependant, ceux qui étaient prêts à [illegible] ont fait une abondante récolte. [illegible] se laissent plus surprendre, [illegible] fois, et ils réussiront mieux que [illegible].

De toutes [illegible] de la paroisse, nous arrivent des rapports, suivant lesquels les chaudières sont en train de détruire la récolte [illegible].

—Les activités de la Compagnie du moulin à riz [illegible] sont réunis, jeudi dernier, pour [illegible] les chartes. Ils ont réduit le nombre des membres du Bureau de [illegible]. Le chiffre suffit.

—Les [illegible] continuent à nous arriver des [illegible] du Texas éprouvés cruellement par la sécheresse.

—Le temps [illegible] journé, subitement, au froid.

La *Bulletin*, Mainville, paroisse Avoyelles, du 3 septembre:

Nous publions, aujourd'hui, une communication de M. J. E. Didier, un de nos citoyens les plus influents et marqueur d'Egg Bend, en cette paroisse. M. Didier nous informe que la levée entre la propriété Overton et le bayou Choctaw, va être achevée, et que M. Thompson, un des sous-ingénieurs de l'Etat, a visité les lieux, en vue de préparer les travaux à exécuter. Le gouverneur nous en serait dès avertis, et nous voyons avec plaisir que l'on prend les mesures pour hâter la mise à exécution. Après avoir terminé la levée jusqu'au Bayou Choctaw, l'ingénieur partira ou s'attaquera sur celles qui vont de Chastaw à la crevasse Snoddy. Ces travaux nous rendront la culture de dix-mille acres de terres riches.

Nos récoltes sont superbes et il y a déjà coupé en quantité.

—On a grand besoin de pluie dans la paroisse, sur les bayous, il y en a eu de dépêchées, la semaine dernière; il nous faudrait maintenant du temps, sec.

—Dépêches [illegible] Evangéline, le Georgiens, fils de col. C. C. Stark, et de Mme Dora Lambert Stark—charmante jeune fille, qui s'était fait un grand cercle d'amies dévouées.

—Bon nombre de nos planteurs commencent à couper et à rentrer le maïs; la semaine prochaine, le rendement sera abondant.

L'*Observer*, Pointe à la Hache, paroisse Plaquemines, du 3 septembre:

Cette semaine, le temps a été extrêmement agréable.

—Les plus grande partie de nos planteurs de riz de Pointe-à-la Hache et de Grande Prairie ont achevé leur moisson, ils se préparent à la battre.

—M. Joe Barberot a battu une partie de son riz; le rendement, paraît-il, dépasser les espérances. Quant à la qualité, elle est aussi bonne qu'il pouvait le désirer.

—Une forte tourmente, avec vent venant de l'Est, a, mercredi et jeudi, réduit les eaux du Golfe derrière nos habitations, et les champs de riz ont été, en partie, inondés, mais le dommage ne sera pas grand, attendu que presque toute la récolte est faite et que les meules ont été placées sur des terrains élevés d'au moins quatre pieds.

Le *Herald*, Hahnville, paroisse St. Charles, du 3 septembre:

Le temps s'est beaucoup rafraîchi, cette semaine, et le thermomètre est tombé de plusieurs degrés.

—Nous apprenons que M. Vitarbo, sur l'habitation Edmée, a l'intention de rouler dix acres de cannes, le 10 du courant. On parle d'une magnifique récolte sur l'habitation Ashton.

Le *Signal*, Rayne, paroisse Acadie, du 3 septembre:

Les chenilles exercent maintenant leurs ravages dans toute notre paroisse. Les anciens fermiers disent qu'il y aura une perte de moitié sur la récolte du coton.

—M. Jesse B. Clark, un de nos plus hardis planteurs de Plaquemine Brulée, a expédié la première balle de coton de cette année, vendredi dernier; il l'a vendue à M. Kahn.

M. Geo Sarver, qui demeure dans la partie la plus pauvre de la paroisse, a apporté, ici, mardi dernier, deux balles de coton nouveau. Les deux pesaient plus de 1000 livres. L'une a été expédiée par M. Arenas; l'autre, par M. J. D. Bernard, pour le compte de M. Sarver qui vient obtenir les meilleurs prix possibles. Nous avons déjà reçu, ici, dix balles, cette saison.

—MM. J. C. Frayer et Wm Lockwood, d'Egerton, Minnesota, sont bientôt établir parmi nous. Ils ont déjà expédié leurs articles de ménage.

L'Abeille, Lafayette, paroisse Lafayette, du 3 septembre:

Les vraies chenilles qui dévorent le coton, ont fait leur apparition dans nos champs, cette semaine. Dès l'abord, elles n'ont fait aucun mal à la plante; ce ne fut que le jeudi qu'elles commencèrent leurs ravages. Cependant, nous n'avons pas encore entendu parler de graves dégâts. Ces insectes font généralement trois visites, qui se suivent à intervalles de trois semaines. Ce n'est qu'à la troisième apparition qu'ils deviennent dangereux; alors ils dévorent tout. Durant les deux premières, ils touchent à peine à la plante; puis ils se roulent en cocons et disparaissent. Ils en sont à leur seconde visite; dans trois semaines, il faut s'attendre à des ravages.

—On nous écrit, de Royville:

"Le ver du coton a fait son apparition. On commence à craindre pour la récolte.

"M. Jacques Bonneymaison, un des plus habiles habitants de Royville, qui tive, avec anache, le tabac; il en a de fort beaux régimes. On voit, aussi, dans son jardin, de très belles betteraves; elles avaient été semées en février. Une de ces betteraves avait deux pieds au demi de long, quatorze pouces et demi de circonférence et pesait sept livres et demie.

"M. Bonneymaison a expédié, en 1886, pour $6000 d'ails et de poulets.

"Depuis le 15 février, de cette année, jusqu'en avril, il a envoyé, à la Nouvelle-Orléans, 11,600 douzaines d'ails.

—A Carencro, règne une pluvieuse entaché par la présence de la chenille.

A Scott, il en est à peu près de même, mais on compte en être quitte pour la peur.

On fait, partout, un grand usage du vert de Paris.

France et Chine.

Nous lisons, dans le *Figaro* du 29 août:

On lire, plus loin, dans une lettre de Chine, le récit des cérémonies qui ont accompagné le 26 juin, l'échange des signatures de la convention additionnelle au traité de commerce franco-chinois négocié précédemment par M. de Cégordan, et auquel M. Constans avait reçu mission de demander de nouvelles modifications. Les détails des stipulations nouvelles consenties par la Chine et de la convention conclue en même temps pour la fixation de la frontière sino-annamite ont été indiqués à plusieurs reprises par nos correspondants et se trouvent résumés aujourd'hui dans le *Times*. Ce journal reconnaît que les efforts de nos ministres ont abouti à un accord favorable à nos intérêts et se fait l'écho de mécontentement ressenti en Angleterre par les avantages que nées venus d'obtenir et des propositions par lesquelles le public commercial d'outre-Manche voudrait les voir compensés.

On se rappelle qu'aux termes du traité de M. de Codorgan, qui a été rejeté finalement par le gouvernement français, le commerce de l'opium et le commerce du sel étaient interdits entre le Tonkin et les provinces chinoises; les marchandises de notre colonie étaient avantagées d'une réduction de seulement un tiers pour cent sur les droits que l'on paye dans les ports ouverts; deux places de pénétration seulement étaient accordées au commerce français dans le Kouang-Si et le Yunnan, tandis que les Chinois, au contraire, avaient le droit de trafiquer dans tout le Tonkin sous la protection de leurs consuls.

La convention additionnelle qui a été signée il y a deux mois nous est plus avantageuse. M. Constans, il est vrai, a fait abandon de la presqu'île de Fai-lang, qui était contestée; il a dû admettre que, la vente du sel étant en Chine un monopole de l'Etat, le commerce de cette denrée par le fleuve Rouge ne pourrait être autorisé. Enfin notre négociateur, malgré un dépagnanas à laisser le gouvernement de Pékin nommer des consuls au Tonkin et donner ainsi à la population chinoise de ce pays des chefs naturels, quand il n'en existe pas dans les colonies anglaises et hollandaises peuplées par la race jaune, a obtenu, en principe sur ce point, tout ce qu'obtenait par dépêche officielle, comme le dit notre lettre, la présence que le Tsong li-Yamen ne se prévaudra point de ce droit pour le présent.

Pour le reste, nous avons pu obtenir des avantages signalés. La compagnie des Opiums est autorisée par le Tsong-